

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 54 (1909)
Heft: 9

Artikel: Les Suisses en Italie [suite]
Autor: De Vallière
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338958>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES SUISSES EN ITALIE

(Suite.)

Attaque des Confédérés. Le soir du 13 septembre.

Il pouvait être 5 heures du soir, lorsque l'avant-garde des Confédérés atteignit San-Giuliano en flammes.

Les officiers s'étaient portés en avant pour reconnaître le terrain. Au sortir du village, ils se trouvèrent brusquement en face de la formidable position de l'armée ennemie.

Le soleil baissait à l'horizon, il fallait se hâter si l'on voulait se battre encore aujourd'hui. Cependant plusieurs étaient d'avis de remettre l'affaire au lendemain et de passer la nuit dans les champs à l'ouest de la grande route. Schinner lui-même eut préféré attendre et Visconti offrait de ravitailler l'armée pendant la nuit¹.

Au milieu des décombres fumants de San Giuliano, à 1 km. des canons français, une violente et dernière discussion s'éleva². Enfin l'attaque fut décidée pour le soir même ; on était trop près de l'ennemi pour pouvoir contenir plus longtemps l'ardeur des soldats³.

Aussitôt l'armée confédérée quitte la route et se forme en bataille (voir fig. III) :

1. *L'avant-garde* (enfants perdus), composée des volontaires

¹ « So woltinds uns Nahrung us der Stadt genugsamlichen schaffen, ja gsottis und bratis » (Werner Steiner).

² Muralt.

³ « Man sye zu nachtet zu den fyenden geruckt, desshalb nit ze thuend, dass man da läge. » (Schodeler.)

de Berne (avec les bailliages du pays de Vaud) Fribourg, Soleure, Valais, Gruyères et Château-d'Œx, sous l'ammann de Zug, Werner Steiner et les capitaines Jean de Diessbach, Louis d'Er-

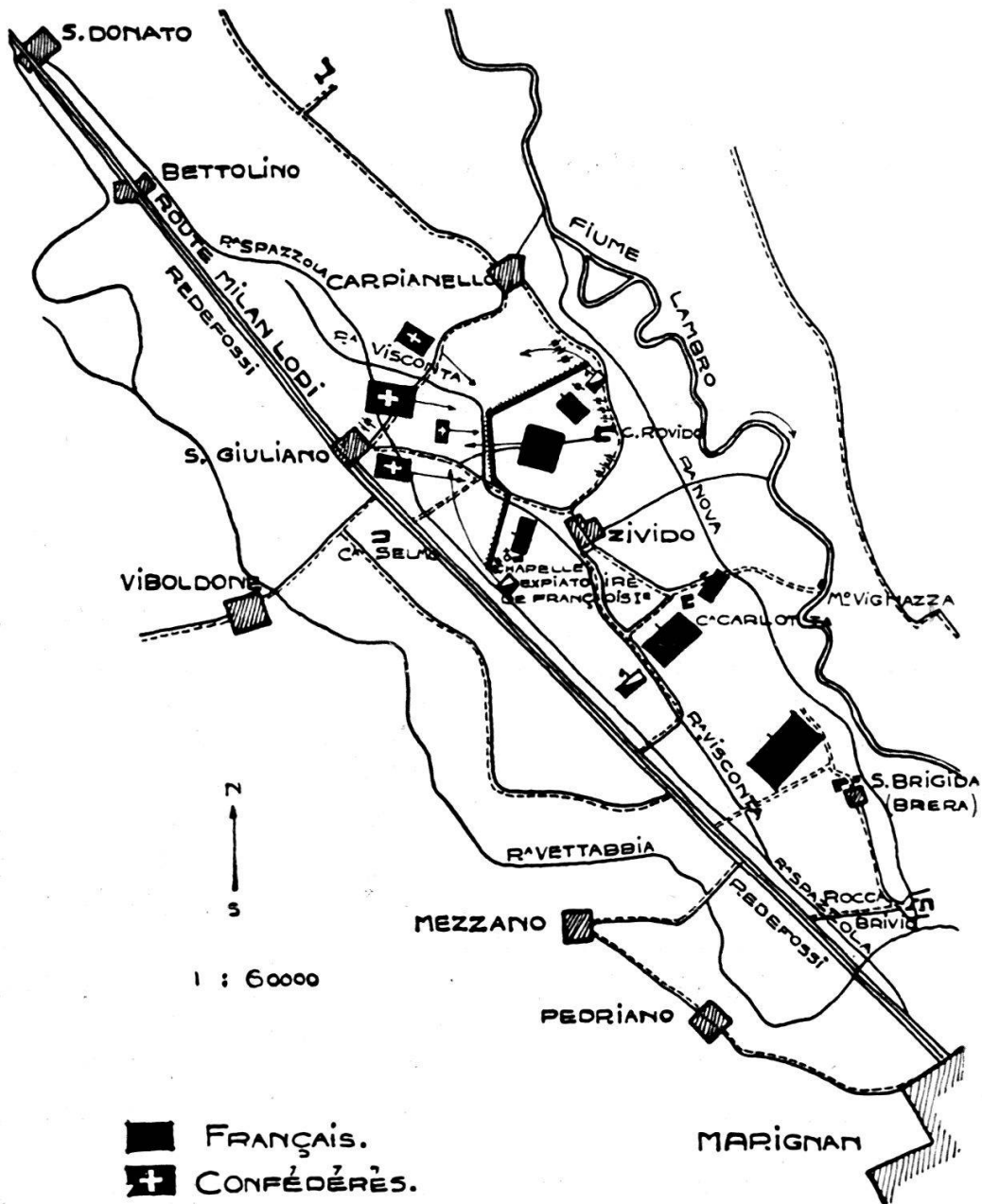


FIG. III.

lach, Hugues de Hallwyl et Arnold de Winkelried¹ (environ 5000 hommes dont 1000 arquebusiers).

2. Le *corps principal*, formé des cantons forestiers, sous les landammans Imhof et Puntiner d'Uri, Fleckle et Kätzi de

¹ Arnold de Winkelried, chevalier, du canton d'Unterwald, dernier descendant du héros de Sempach, fut tué le 27 avril 1522 à la bataille de la Bicoque.

Schwytz, Wursch et Fruonz d'Unterwald, Schwarzmurer de Zug et du baron de Tschudi de Glaris (environ 10 000 hommes).

Le cardinal Schinner se tient près du corps principal avec quelques cavaliers. Zwingli, le futur réformateur, accompagne les Glaronnais comme aumônier.

3. *L'aile droite*, formée des contingents de la Suisse orientale et des Grisons, sous le chevalier Max Röst de Zürich, Ziegler, de Schaffhouse, Rodolphe de Marmels et Dietigen de Salis des Grisons (environ 5000 hommes).

4. *L'aile gauche*, Lucerne, Bâle et les villes d'Alsace, sous le chevalier de Hertenstein, avoyer de Lucerne, et Pierre d'Offenburg, bourgmestre de Bâle (environ 5000 hommes).

Le capitaine Pontely de Fribourg commande l'artillerie (8 pièces).

I^{re} PHASE DU COMBAT.

LES SUISSES ATTAQUENT LES POSITIONS DE LA I^{re} LIGNE FRANÇAISE.

Une fois décidés à livrer bataille, les Confédérés retrouvent leur antique concorde. Un grand souffle de fraternité passe dans les rangs. Les chefs encouragent leurs hommes par des paroles fermes et élevées¹. Werner Steiner, commandant de l'avant-garde, « depuis bien des années un des hommes les plus éminents au Conseil et sous les armes »², se fait apporter trois poignées de terre et, du haut de son cheval, les jette derrière lui en disant : « Au nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, fidèles et chers Confédérés, ici nous trouverons notre cimetière, mais soyez hommes, oubliez vos familles et ne songez qu'à l'honneur et à la gloire que nous acquerrons aujourd'hui avec l'aide de Dieu. Frères, adressons-lui notre prière³.

L'armée tombe à genoux, suivant l'usage séculaire. Tête nue, les bras étendus, les guerriers remettent leur sort entre les mains de Dieu. Un silence oppressant, précurseur de l'orage, règne quelques instants sur l'immense plaine.

Comme Charles le Téméraire à Morat, François I^{er} contemple avec stupeur ses ennemis, tout à l'heure menaçants, courbés maintenant vers la terre.

Les ombres commencent à s'allonger. Vers le Nord on peut

¹ Schodeler.

² Jean de Müller. — T. IX. Livre VI. Chap. 4.

³ Schodeler.

encore apercevoir la ligne bleuâtre des Alpes fermant l'horizon. Le soleil, avant de disparaître, inonde les « Campi della Vittoria » de ses longs rayons obliques, quand le signal de l'attaque met en mouvement les lourdes masses de l'armée suisse.

Les canons du capitaine Pontely, placés près de la route, ouvrent le feu. En même temps, les Confédérés s'avancent en quatre colonnes, droit devant eux, silencieux et farouches. Ils marchent d'un pas rapide, comme pressés d'en finir, sûrs de la victoire promise.

Dans le hérissément des longues piques, les vénérables bannières des cantons et de leurs alliés claquent au vent du soir.

Tous portent la croix blanche sur la poitrine ou sur l'épaule; on y a fait ajouter, mais pour cette campagne seulement, deux clefs croisées, afin d'éviter toute confusion avec les lansquenets qui ont aussi arboré la croix blanche, pour braver leurs éternels rivaux. Il y a beaucoup de vieux soldats dans les rangs; vétérans des guerres de Souabe et d'Italie, presque tous ont été à Novare en 1513. Quelques barbes grises se souviennent peut-être de Morat. Ces gens-là, dans leur longue et aventureuse carrière, n'ont jamais connu que la victoire.

Pour la première fois, le pays de Vaud est représenté dans une armée suisse¹: les hommes des bailliages d'Orbe et d'Echalens, de Grandson, d'Aigle, d'Ollon, de Bex et des Ormonts marchent sous les couleurs de Berne et de Fribourg².

La tenue varie suivant les contingents: une profusion de plumes ondoient sur les feutres à larges bords découpés; la coupe générale du costume est celle de l'époque: pourpoints fendus, grosses manches à crevés, chausses courtes et bouffantes, les jambes entières de couleur mi-partie dans le sens de la longueur³. Seuls les hallebardiers et les sous-officiers (Rottmeister) portent la cuirasse et les cuissards. Les officiers ont l'armure complète et chevauchent casque en tête, suivis d'un écuyer.

Devant la poussée irrésistible de l'avant-garde, Fleuranges et ses cavaliers sont balayés et dispersés. A ce moment, tout s'enveloppe de fumée, l'artillerie française entre en action; les premières décharges creusent de larges sillons sanglants. On marche

¹ Le contingent de Château-d'Œx avait déjà combattu avec les Confédérés dans les guerres précédentes, sous la bannière du comte de Gruyère, leur suzerain.

² Territoires conquis après les guerres de Bourgogne.

³ Chronique de Valerius Anshelm.

sous une grêle de fer et de feu : « c'était comme l'effondrement du ciel sur la terre » raconte Schodeler. Quand la fumée se dissipe, les arquebusiers du roi voient la masse sombre monter toujours, comme une marée. Dans quelques minutes, cette vague puissante va battre le pied des palissades.

1200 lansquenets sortent des retranchements et se portent alors au secours de Fleuranges. Les « enfants perdus » leur fondent dessus avec une telle furie qu'ils sont vivement ramenés et anéantis en un instant : « Quand les Suyses visrent qu'ils avoient repoussé l'aventureux Fleuranges lequel s'estoit retiré en l'armée, vindrent donner sur lesdits lansquenets et renversèrent toute cette bande, qui avoit passé le canal ; et sans point de faulte peu en échappa. » (Mémoires de Fleuranges.)

Grisés par ce succès, sans se soucier du feu de 300 canons, coulevrines, bombardes et fauconneaux qui fauchent des rangs entiers, les héroïques volontaires franchissent les fossés profonds, se ruent sur les retranchements qu'ils réussissent à escalader après de violents efforts, culbutent les défenseurs, s'emparent de plusieurs drapeaux et de 7 ou 8 canons. Ils les tournent aussitôt contre l'ennemi. Les derniers rangs franchissent le fossé sur les corps des camarades tombés¹. Les panaches blancs des « enfants perdus » couronnent maintenant le parapet.

* * *

Jusqu'ici les lansquenets ont soutenu presque seuls ce premier choc.

Le connétable de Bourbon et Trivulce apparaissent alors avec la cavalerie lourde et tombent dans les flancs de l'assaillant. Malgré le terrain défavorable, ils réussissent à passer à travers les épaisses colonnes, plusieurs charges successives arrêtent un instant l'élan des Confédérés. Mais l'hésitation est de courte durée. Les rangs se reforment aussitôt et les efforts des escadrons bardés de fer viennent se briser sur une muraille de piques de 18 pieds².

Le centre et les deux ailes sont entrés en ligne. La bataille fait rage sur toute l'étendue du front. Les Confédérés continuent

¹ « Die gräben lagen ouch als voll erschossener lüthen, dass man kümmerlich vordem todten Eidtgnossen und fynden hindurch watten mocht. » (Schodeler.)

² « Stachend in die Ross der Herren und in die Rütter, dass sie gelempt wurden... » (Schwinkhard).

à gagner du terrain. En vain, Gascons, Basques, aventuriers et lansquenets luttent avec acharnement, ils sont contraints de céder à une force surnaturelle¹. La cavalerie ne peut que couvrir la retraite. Le connétable réussit, à grand peine, à sauver son artillerie et à la traîner plus en arrière dans une position de repli, près de la Cascina Carlotta.

La première ligne française fléchit, enfoncée sur plusieurs points, puis elle flotte un moment et se met enfin à reculer, tandis que les flots pressés des Confédérés, pénètrent de tous côtés dans l'enceinte fortifiée.

Il y a une heure à peine que le combat est engagé.

* * *

2^e PHASE. — LA LUTTE AVEC LE GROS DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

Le soleil vient de se coucher, empourprant les nuages, longtemps le ciel reste embrasé. Une lueur sanglante et mystérieuse persiste à l'occident². Ces reflets d'incendie éclairent encore l'horizon, quand le roi en personne s'avance à la tête de son corps de bataille, suivi des terribles bandes noires et du gros de son innombrable et brillante cavalerie. En même temps, il donne l'ordre à sa troisième ligne de se porter en avant pour le soutenir.

L'artillerie française rouvre le feu, les Gascons et les lansquenets refoulés tout à l'heure se rallient peu à peu et se joignent au corps principal.

Jusqu'à présent, nous n'avons assisté qu'au prologue, maintenant la véritable bataille va commencer. C'est avec une fureur nouvelle et un acharnement égal de part et d'autre que les adversaires s'abordent, s'entrechoquent et tourbillonnent dans un gigantesque remous. Les bandes noires combattent avec intrépidité³. La cavalerie charge sans se lasser : plus de 30 fois,

¹ P. Jovius, Hist. I. 311.

² « Item ce même 13 septembre, entre 7 et 8 heures du soir, fut vue en plusieurs lieux en Flandres, un flambeau de feu de la longueur d'une lance qui estoit si clair que 100 torches n'eussent rendu si grande lumière. » (Journal de Louise de Savoie, mère de François I^{er}.)

« On l'a vu dans beaucoup de lieux, entre autres à Berne. » (Chronique d'Anshelm.)

³ Fleuranges 198.

les lourds escadrons de gens d'armes passent comme des torrents à travers les bataillons¹.

La nuit est venue ; on continue à combattre à la clarté de la lune.

C'est la lutte pour la victoire ou la mort. Il s'agit de l'existence même de la Suisse et de la suprématie militaire des deux nations. Chacun l'a compris. Chefs et soldats rivalisent de courage.

François I^{er} est au plus fort de l'action, il semble chercher le danger. Par son exemple, il électrise ses troupes ; des lances se rompent sur sa poitrine, des coups martèlent sa cuirasse, des épées pénètrent à travers son collet de buffle, des gentils-hommes meurent à ses côtés², mais la mort ne veut pas de lui.

Il n'est plus question d'une direction d'ensemble. Chacun se bat où le hasard l'a conduit, les différents corps se sont mêlés, ce n'est plus un combat régulier, mais une mêlée furieuse, une foule d'engagements singuliers et de duels.

La lune disparaît par moments derrière les nuages : on se tue alors sans se reconnaître, dans l'ombre plus épaisse.

Mais les Confédérés avancent toujours, rien ne peut les arrêter. Ils viennent de dépasser Zivido.

Entre 10 et 11 heures du soir, la 2^e ligne française, à son tour, se met à reculer lentement vers Santa-Brigida, laissant le terrain jonché de cadavres. Malgré une résistance opiniâtre, elle perd encore 16 canons et 12 drapeaux³. Le mouvement rétrograde s'accroît.

Des deux côtés les pertes sont énormes.

La fleur de la chevalerie française tombe dans les charges héroïques. François de Bourbon, frère du connétable, est mortellement blessé à la tête de ses escadrons ; d'Ymbercourt, le comte

¹ « Il y fut fait une trentaine de belles charges. » (Lettre du roi à sa mère.)

² Jean de Müller. Liv. VI. Ch. IV, p. 465. — Fleuranges 199. — Bayard 378. — Brantôme VII, 318. — Guichardin 853. Le lendemain de la bataille le roi écrivait : « Avec les deux gentilshommes qui m'étaient demeurés du reste du combat. » (Lettres de François I^{er}, 393.)

³ « Jedoch gab gott der Herr uf denselben abend den Eytgenossen so vill glücks, dass sie ire fyend hinter sich triben, doch nit, dass sy ein rechte flucht thatten, sondern mit gewerter hand ab jrem Platz, uf die tusend Schritt wit, oder me ungefährlich, wychen mussten und ihnen 16 Stück büchsen uf rederen, ohne die haggen, abgewunnen wurden. » (Schodeler).

du Bueil et une foule de gentilshommes allemands et français perdent la vie. Théodore Trivulce, le fils du maréchal, est fait prisonnier, mais il réussit à s'échapper, « personne ne sut comment ou quand, dit Schwinkhard, ce fut une grande malchance pour les Confédérés ».

Bayard¹, le chevalier sans peur et sans reproche, s'enfuit pour la première fois de sa vie. Son cheval de bataille est tué sous lui, le second qu'il enfourche l'emporte au milieu de l'ennemi et s'abat dans une vigne. Bayard se glisse à terre, se défait de son armure et rampe vers les siens à quatre pattes le long d'un fossé. « Tout doucement se descendit et jecta son armet et ses cuissots et puis, le long des fossez, à quatre beaulx pieds se retira ; il était nuict et nuict n'a point de honte »².

Fleuranges est désarçonné et ne doit son salut qu'au dévouement de ses cavaliers.

Le cardinal Schinner, toujours aux premiers rangs, encourage les siens du geste et de la parole. Grand, maigre, osseux, les traits taillés à coups de hache, sa voix domine le tumulte du combat ; son manteau de pourpre et son courage téméraire semblent le désigner aux coups de l'ennemi. Emporté par son ardeur au plus fort de la mêlée, séparé un moment des siens, il ne doit son salut qu'à sa connaissance de la langue française.

Enfin, vers minuit, la lune se cache, l'obscurité envahit le champ de carnage, le silence se fait peu à peu. Amis et ennemis restent pêle-mêle, à la place où la nuit les a saisis. D'innombrables égarés, errants par bandes dans les ténèbres, périssent transpercés par leurs camarades³.

Le résultat de cette première journée est nettement favorable aux Confédérés. Ils ont le droit de se considérer comme vainqueurs. Ils sont restés maîtres du champ de bataille, l'ennemi a reculé sur toute la ligne, d'environ 1 km.

Le joyeux message de victoire vole déjà par-dessus les Alpes ;

¹ Pierre Terrail, seigneur de Bayard, né près de Grenoble en 1473. Se couvrit de gloire pendant les guerres de Charles VIII, de Louis XII et de François I^{er}. Sa bravoure et sa générosité lui valurent le surnom de Chevalier sans peur et sans reproche. Il reçut un coup d'arquebuse à Abbiategrosso en 1524, et mourut dans les bras du capitaine suisse Jean de Diessbach.

² Bayard 379.

³ Schodeler rapporte que dans l'obscurité une bande de Confédérés attaquèrent les leurs les prenant pour des ennemis. Ils ne s'aperçurent de leur méprise qu'après avoir transpercé les premiers. « Das doch erbermlich zu hören ist ».

30 heures plus tard, il arrive dans la patrie lointaine. On y attend anxieusement des nouvelles de la lutte formidable où se joue l'avenir du pays.

La nuit du 13 au 14 septembre.

Des deux côtés on est épuisé ; les bras sont las de frapper. La tuerie s'arrête.

Les notes aiguës des trompettes, les sons rauques des cors, rappellent les Confédérés. Les débris des contingents se rassemblent au sud de Zivido. Les officiers mettent un peu d'ordre dans les masses confuses avant de les laisser prendre quelque repos.

Une nuit froide et humide succède à la chaleur du jour ; les soldats souffrent cruellement : tourmentés par la soif, mourant de faim, trempés jusqu'aux os, beaucoup passent la nuit debout serrés les uns contre les autres. Dans le premier désarroi causé par l'obscurité, des troupes d'égarés viennent donner dans le camp français. Ils tombent aussitôt percés de coups. Les armées sont si près l'une de l'autre qu'on n'allume que quelques rares feux de bivouac¹. Seize hommes sont écrasés par la chute d'un mur en voulant se chauffer près d'une maison incendiée.

L'eau manque, celle des canaux remplis de cadavres est rouge de sang. Quelques hommes en sont réduits à boire leur propre urine (Schweizer).

Schinner et Zwingli se multiplient : après avoir fait leur devoir comme chef et comme soldat, ils s'occupent des blessés et des mourants et leur prodiguent secours et consolation. Les cavaliers milanais, qui prirent une part minime à l'action, s'emploient activement à transporter des vivres et des munitions de Milan sur le champ de bataille. Malheureusement les convois ne parviennent que vers le matin à Zivido et les distributions ne peuvent se faire à temps pour tous.

Le bruit du combat a cessé : on n'entend plus que les cris de douleur des blessés, les plaintes des mourants, parfois des coups de feu² et des signaux de trompettes, puis tout retombe dans

¹ Le roi fit éteindre un grand feu, pour que les Confédérés ne vissent pas les batteries. (Fleuranges 199).

² Fleuranges 200.

le silence. La mort et l'épouvante règnent. San Giuliano continue à flamber dans la nuit.

Parmi les soldats harassés, accroupis sur la terre sanglante, des murmures s'élèvent contre les auteurs responsables de toutes ces misères. On maudit l'alliance funeste pour laquelle tant de camarades ont donné leur vie.

Le mécontentement et la colère grondent de nouveau.

Autour d'un grand feu, au sud de Zivido, près d'une maison en ruine¹, les chefs s'assemblent pour délibérer. Schinner les a fait convoquer². Lui-même est d'avis de rentrer à Milan et d'y attendre les entreprises futures du roi de France. « C'est le meilleur moyen d'utiliser les avantages qu'ils viennent de remporter. Sous la protection des murs de la ville, l'armée pourra se réorganiser en attendant des renforts. S'ils recommencent le combat, ils seront en fort mauvaise posture, car ils n'ont plus aucun secours à espérer pour combler les vides de la veille. Quelques détachements ont même repris le chemin de Milan. L'ennemi, par contre, reçoit des troupes fraîches d'heure en heure. L'armée vénitienne approche; la supériorité numérique des Français, déjà très sensible, devient écrasante ».

La plupart des capitaines qui ont poussé à la guerre sont de l'avis du cardinal, mais ceux qui, hier, ont marché sans enthousiasme insistent maintenant pour continuer la lutte, parce qu'ils croient déchoir à leur honneur militaire en quittant le champ de bataille.

On discute avec passion, à quelques centaines de pas de l'ennemi, les voix rudes montent dans la nuit, les orateurs s'échauffent, ils se jettent à la face, violemment, des phrases entrecoupées et pleines de menaces.

La lueur tragique des incendies éclaire ces guerriers groupés pour la veillée des armes; on distingue la haute stature du chevalier Roust, de Zurich, un homme intègre et droit qui a gagné ses éperons d'or à Morat; près de lui l'ammann Kätzi, de Schwytz, chef de son peuple depuis 40 années; les deux frères Dietigen et Rodolphe de Salis, des Grisons, connus par leur force herculéenne, héros dignes de l'antiquité, dont la vie n'est qu'une longue série d'exploits; le baron de Travers, puissant

¹ Les ruines de cette maison sont encore visibles dans un pré au sud de Zivido.

² Histoire du recouvrement du duché de Milan, p. 426.

seigneur des Lignes grises ; Gugelberg de Moos, bourgmestre de Coire, homme de bon conseil et de ferme décision. Il y a aussi le chevalier de Hertenstein, bourgmestre de Lucerne, un vieux soldat blanchi sous le harnais, et bien d'autres encore, couverts de poussière et de sang, figures graves et soucieuses sous la visière levée du heaume ; plusieurs sont blessés, beaucoup ne verront pas le soleil se coucher une seconde fois sur la plaine de Marignan.

La décision est enfin prise ; c'est la seule conforme à la tradition nationale : demain à l'aube, on reprendra le combat. A ce moment, une décharge d'artillerie française vient interrompre les délibérations et disperser le conseil de guerre ¹.

Une grande animation règne dans le camp français. Le rappel sonne sans relâche. On reconnaît parfaitement le son de la trompette d'ordonnance du roi : à cette voix connue quelques milliers de lansquenets débandés se réunissent autour du maître. François I^{er} est décidé à continuer la lutte, confiant dans la supériorité que lui donne son artillerie et rassuré par l'arrivée imminente de l'armée vénitienne à laquelle il expédie message sur message.

Il donne des ordres, désigne aux troupes leurs nouvelles positions, place ses batteries de façon à prendre sous son feu les chemins d'approche des Confédérés. Jusqu'au matin, on entend les Français creuser et remuer la terre ².

Après ces préparatifs, le roi, dévoré d'une soif ardente, boit de l'eau mêlée de sang dans un fossé rempli de cadavres d'hommes et de chevaux ³, puis, il s'enveloppe d'une toile de tente, se couche sur un chariot d'artillerie ⁴ et attend en vain le sommeil qui le fuit.

Dans l'angoisse de cette horrible nuit, le jeune prince songe aux braves tombés pour lui, aux dangers courus, à ceux que l'issue incertaine de la bataille lui réserve encore. Il fait alors

¹ Fleuranges 200.

² Guichardin 854. Jovius Hist. I. 313. « Inglichen hattend ouch die Franzosen kein rouw, dann dass sy die ganze nacht grubend und schanzeten, und umb sich allenthalben gross gräben ufwurfend und ir Geschütz darhinter leggend » (Schwinkhard).

³ Fleuranges 199. « ... qui fist tant de mal audict seigneur, qu'il ne lui demeura rien dans le corps. »

⁴ D'après Fleuranges. La Trémoille 203 et Brantôme VII 329 font coucher le roi sur un timon, Jovius, sur un affût de canon.

le vœu d'édifier une chapelle expiatoire, pour les âmes des trépassés, si le Dieu des armées daigne lui accorder la victoire qu'il désire ardemment.

Les généraux français exécutent les ordres reçus : l'armée occupe ses emplacements, formant un vaste demi-cercle autour des Suisses¹.

Le centre, sous le commandement du roi, massé derrière des ouvrages en terre, palissadés, défendus par des fossés, se compose des bandes noires, de la plus grande partie des lansquenets, de la gendarmerie et de toute l'artillerie.

L'aile droite sous le connétable; l'aile gauche sous le duc d'Alençon, sont formées du reste de l'infanterie.

La cavalerie est aux ailes, formant crochet offensif².

Il est difficile de déterminer avec précision le lieu de ce second combat. Les récits des contemporains sont très sobres de détails et ne citent que peu de noms géographiques. Il est cependant à peu près certain que les Suisses passèrent la nuit au sud de Zivido. La distance qui séparait les armées pendant la nuit n'étant que de quelques centaines de pas, on peut, sans trop se tromper, placer le centre français vers la Cascina Carlotta, l'aile droite appuyée à la Roggia Nova, l'aile gauche entre la Roggia Visconta et la route Milan-Lodi.

La Cascina Carlotta avait, en outre, l'avantage de dominer le terrain dans la direction de Zivido.

Certains auteurs parlent de Santa Brigida comme de la position principale du roi, le 14 septembre. Cette opinion n'est guère soutenable : en effet, pendant la journée du 13, les Suisses ne gagnèrent qu'un kilomètre à un kilomètre et demi. Or, Santa Brigida est à 6 km. de San Giuliano, point de départ de l'attaque.

(A suivre.)

Capitaine DE VALLIÈRE.

¹ Item, des Künigs zug hat syn wacht *Zu ring* umb der Eidtgnossen ordnung. Dann je gar vill waren, als harnach staht. Und wann sy je ein umbritt thaten mit jhren Trommetern, so mocht man klärlich hören, dass sy zu ring umb, umb der Eidtgnossen Heer ritten (Schodeler).

² « E si potesse servire delle due squadre destra e sinistra, come per due corna » (Jovius).

